

Place aux livres

Numéro 75, automne 2003

Sur les bancs d'école

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7329ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

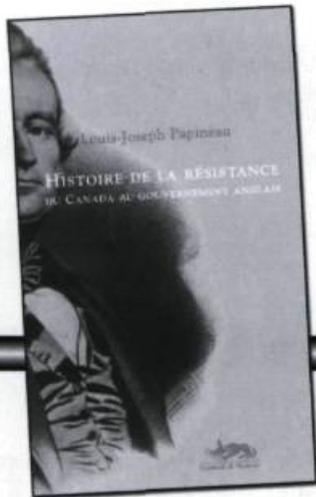
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2003). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (75), 62–65.

Louis-Joseph Papineau. *Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*. Texte établi et annoté par Georges Aubin. Montréal, Comeau & Nadeau, 2001, 82 p.



Nous sommes en février 1839. Le *Times* de Londres vient de publier quelques extraits du rapport Durham, texte dans lequel l'Union des Canadas est présentée comme le meilleur remède pour en finir avec le climat de tension qui existe entre Canadiens et Anglais. Venu en France dans l'espoir d'y sensibiliser les autorités politiques à la cause des patriotes, Louis-Joseph Papineau prend rapidement connaissance des recommandations de lord Durham. Celles-ci lui apparaissent comme autant de nouvelles insultes rédigées pour le compte d'un gouvernement impérialiste et hypocrite, dont l'ambition d'écraser le peuple canadien n'est même plus un secret. Papineau fera connaître sa réaction par le biais de son *Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*, publiée à Paris, quatre mois plus tard, dans la *Revue du Progrès*.

Par ce texte, Papineau souhaite non seulement réfuter les griefs de lord Durham contre le Canada, mais aussi expliquer les causes et les raisons ayant mené aux troubles politiques qui agitent alors son pays. Accusant le gouvernement anglais d'avoir «commencé la guerre civile contre des populations qui ne l'avaient pas provoquée, [...] qui ne la voulaient pas au moment où elle a éclaté», Papineau entreprend de démontrer que l'insurrection qui vient de se produire au Bas-Canada n'a été que la conséquence prévisible d'une série de provocations et de promesses non tenues de l'Angleterre à l'endroit de ses colonies. Les «assassinats juridiques» des douze patriotes récemment pendus à Montréal sont d'ailleurs là pour montrer

que les Canadiens n'ont décidément aucune justice à espérer d'une monarchie dont les lois, écrit-il, «sont écrites avec du sang». Prenant exemple sur les «bons, sages et heureux voisins, les Américains indépendants», Papineau insiste sur le fait qu'il ne saurait y avoir d'avenir pour le Canada qu'une fois libéré de l'humiliante condition de servage dans laquelle le contraignait l'Empire britannique.

Comme le précise Georges Aubin, qui signe la présentation de cette édition, ce court pamphlet est le seul écrit historique qu'ait jamais publié Louis-Joseph Papineau pendant sa carrière. Le grand orateur s'y révèle dans toute sa verve alors que le chef patriote donne une mesure de la grandeur de ses rêves.

Joël Castonguay-Bélanger



Mona Desgagnés, Lize Despatis et al. *L'art dans la ville. Itinéraires et promenades*. Québec. Ville de Québec et Commission de la capitale nationale, 2002, 68 p.



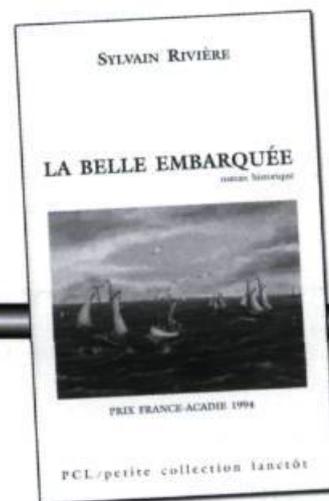
Ce petit guide illustré présente plusieurs œuvres d'art contemporain – pour la plupart des sculptures élaborées – réalisées dans le cadre du programme du 1 %, qui rend obligatoire la création et l'installation d'une œuvre d'art devant ou dans tout édifice public québécois, et ce, à un coût correspondant à une fraction du budget consacré à l'immeuble. Organisé sous forme de trajets pour visiteurs ou touristes, le livre s'attarde aux œuvres actuelles ayant été créées à Québec depuis un demi-siècle : objets abstraits,

sculptures, fontaines, fresques, comme la *Fresque des Québécois* de Place-Royale. Nos meilleurs artistes ont contribué à ces créations originales : Charles Daudelin, Hélène Rochette, Jordi Bonet et une centaine d'autres. Ici, chaque œuvre est illustrée (quelquefois en format microscopique) et brièvement décrite. Le Vieux-Québec et la Basse-Ville sont naturellement privilégiés; on y découvre néanmoins des œuvres du même esprit dans les quartiers Limoilou, Montcalm et Saint-Sacrement. On y retrouve toutefois peu de mentions à propos du patrimoine déjà célébré ailleurs : maisons anciennes, belles églises, musées, sites historiques, plaques commémoratives. On a préféré se concentrer sur un aspect méconnu, mais en pleine effervescence : l'art public, c'est-à-dire des œuvres généralement récentes, qui sont accessibles à tous, gratuitement, hors des cimaises et des galeries. Toutes ne sont pas agréables à regarder, certes, mais certaines sont si discrètes que l'on ne les remarque même pas au passage. Ce guide spécialisé plaira surtout aux amateurs d'art actuel et pourrait à l'occasion servir d'outil pédagogique dans les écoles qui prévoient des promenades urbaines.

Yves Laberge



Sylvain Rivière. *La belle embarquée* (roman historique). Outremont, PCL - Petite collection Lanctôt, 2002, 238 p.



Une première édition de ce roman, publiée en 1992, a obtenu le prix France-Acadie, en 1994. Aujourd'hui, il nous est présenté en format de poche.

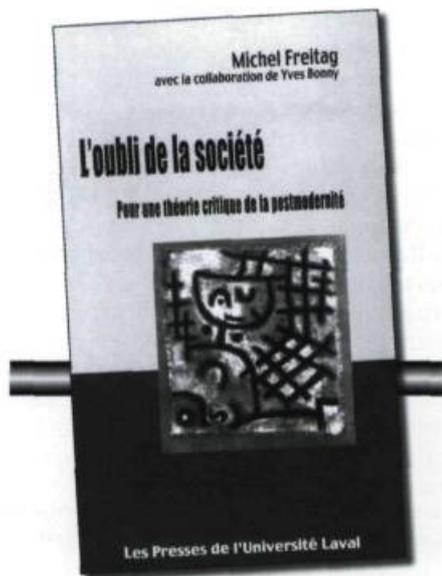
L'auteur, Gaspésien d'origine, relate la vie des premiers Acadiens revenus à Paspéya (aujourd'hui Paspébiac). D'abord exilés en Angleterre, puis rapatriés en France, après la déportation de 1755, Olivier Barrillôt, dit Tison, et Marin Leblanc, rencontré à Belle-Île-en-Mer, arrivent en 1774 à Paspéya, sur une goélette de la compagnie jersiaise Robin, pour devenir pêcheurs.

Au fil des jours (1774-1802, année du départ du patron, Charles Robin), nous sommes témoins de la longue lutte de ces gens de la mer contre un régime profondément injuste et inéquitable, qui aboutit finalement à la révolte de la population, contre ce patron oppresseur. En parcourant ce roman historique, écrit de main de maître, nous apprenons beaucoup sur une tranche de l'histoire gaspésienne. À lire sans faute.

Laval Lavoie



Michel Freitag, avec la collaboration d'Yves Bonny. *L'oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité.* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2002, 433 p.



Peu de sociologues se sont risqués à définir la postmodernité en une seule phrase, et l'ouvrage du philosophe Michel Freitag ne fait pas exception. On utilise la postmodernité pour décrire notre société en mutation (depuis un demi-siècle), caractérisée par sa rupture avec la tradition qui l'a érigée. En architecture, l'idéologie du postmodernisme est définie comme une

«ouverture à l'environnement», où l'immeuble devient «une interface communicationnelle entre le système et le public» (p. 405).

L'Oubli de la société se subdivise en six parties. Le professeur de l'UQAM élabore une présentation étoffée de la théorie postmoderniste, qu'il distingue de la pensée fondatrice des sociologues Émile Durkheim et Max Weber (p. 56-64). Au premier chapitre plus théorique succèdent des études centrées sur les métamorphoses de la culture (beau titre emprunté au livre ancien de Joseph Melançon); on examine plus loin les concepts de technique, d'identité et d'altérité. Il y est toutefois peu question du Québec.

Ce livre exigeant de Michel Freitag nous plonge dans l'effervescence d'une des tendances les plus fréquentées dans le domaine des sciences de la société. Son chapitre sur la culture est à mon avis le meilleur, car il est généralement plus clair. Les pages 249-323 sur l'économie me semblent ici moins pertinentes. L'ouvrage intéressera surtout les sociologues et les philosophes.

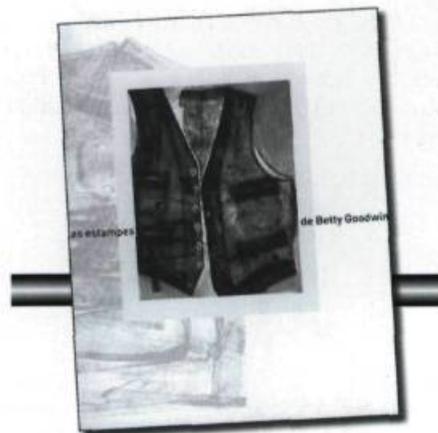
Yves Laberge



Rosemarie L. Tovell. *Les estampes de Betty Goodwin.* Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 2002, 248 p.

Betty Goodwin est sans contredit l'une des plus importantes créatrices canadiennes en arts visuels des 30 dernières années. Publié à l'occasion de l'exposition *Les Estampes de Betty Goodwin*, organisée et mise en tournée par le Musée des beaux-arts du Canada en 2002-2003, ce catalogue raisonné donne à voir et à lire une flamboyante rétrospective de son œuvre gravée.

Née en 1923, à Montréal, Betty Goodwin a amorcé sa carrière artistique vers la fin des années 1940. Elle se découvre rapidement un grand intérêt pour la gravure et décide d'en explorer les différentes techniques. De 1967 à 1975, Goodwin vit une intense période de création et d'expérimentation en travaillant avec des empreintes effectuées sur des vêtements : gilets, chaussures, shorts, gants, chapeaux, etc. Ce procédé novateur lui permet de rendre aux objets représentés leur réalité matérielle et de faire sentir la présence d'un corps presque palpable dans un espace à deux dimensions. La critique est très tôt séduite par l'originalité des gravures de Goodwin et par la sensibilité particulière qui s'en dégage. Son travail sur la série



Vest, présenté lors d'une exposition particulière à la Galerie B de Montréal, en 1972, reçoit un immense succès et lui vaut une notoriété qui la hisse aux côtés des plus grands artistes canadiens. Son inventivité, de même que sa vision personnelle de cet art, pourtant parmi les plus traditionnels, lui assureront une reconnaissance nationale et internationale que viendront confirmer de nombreuses distinctions, dont le prix Paul-Émile-Borduas, en 1986.

Cet ouvrage, préparé par la conservatrice Rosemarie L. Tovell, est généreusement illustré et doit être lu comme un hommage rendu à cette artiste incontournable qui, depuis plus d'un demi-siècle, a su développer un langage visuel unique en son genre, mais universel dans ses résonances.

Joël Castonguay-Bélanger



Colette Godin (dir.) et Jean-François Leclerc. *Montréal, la ville aux cent clochers. Regards des Montréalais sur leurs lieux de culte.* Montréal, Fides, 2002, 125 p.

On a parfois l'impression qu'il existe un grand nombre d'églises au Québec, beaucoup plus qu'ailleurs. En réalité, l'omniprésence des lieux de culte résulte de la grande diversité culturelle et de la tolérance religieuse qu'il y a depuis toujours ici. Depuis des siècles, les sanctuaires protestants, anglicans, orthodoxes voisinent les églises catholiques, largement répandues. Et comme on peut le deviner, une synagogue n'attire pas les mêmes fidèles qu'une église chrétienne et ne fait pas double emploi, même si celles-ci sont voisines.



Soucieux de montrer un visage multiculturel et plurireligieux, ce livre présente près d'une centaine d'églises, temples et synagogues de la région montréalaise, illustrés par des photographies prises par des non-professionnels lors d'un concours. Évidemment, l'héritage catholique se trouve «dilué» dans un tel portrait, qui se veut avant tout axé sur la variété et la représentativité; il permet par contre de mettre en évidence des lieux de culte moins connus de la majorité, dont l'architecture est souvent originale, voire même inusitée.

Le présent ouvrage n'égalé toutefois pas la perfection des *Belles églises du Québec* d'André Croteau (voir notre recension dans *Cap-aux-Diamants*, n° 52, hiver 1998, p. 53). Les textes comportent peu d'indications historiques, adresses, dates de construction; les commentaires sont plutôt impressionnistes et émanent de fidèles ou de prêtres de la paroisse concernée.

Les dernières pages sont les plus importantes; le grand nombre de fermetures, de destructions, de transformations des édifices religieux – qui ne touche pas que la région montréalaise mais tout le Québec – représente un phénomène inquiétant. Alors qu'en France, l'État préserve les monuments religieux, on assiste ici à un laisser-aller qui persiste depuis 40 ans. Les auteurs de l'ouvrage sont unanimes pour revendiquer un maintien de la vocation de cette partie importante de notre patrimoine.

Yves Laberge

◆◆◆

Nathalie Boudreault et Micheline Marion. *Villeneuve : un homme et sa maison*. Chicoutimi, Éditions JCL, 2002, 132 p.

Peu d'œuvres picturales sont aussi étroitement associées au lieu de vie de leur auteur que celles d'Arthur Villeneuve. Et pour cause : l'œuvre maîtresse de Villeneuve fut sa propre maison, dont il décida un jour d'orner les murs intérieurs de fresques nées de sa vision originale du monde. La création de cette œuvre inusitée commence en 1957, alors que Villeneuve, ancien barbier-coiffeur, s'engage dans la transformation de son espace de vie en véritable tableau vivant. En dépit de l'incompréhension des voisins et de la perplexité du curé, le peintre autodidacte passe près de 23 mois à recouvrir ses murs de motifs et de paysages modelés par son imaginaire.

Son coup de pinceau atypique, ses lignes franches et son choix de couleurs parfois étonnant lui ont valu l'étiquette de peintre naïf. Villeneuve fut cependant bien plus qu'un original. Son univers exceptionnel, teinté de résonances régionales, historiques et religieuses, est le produit d'un langage artistique unique, dont la qualité le place parmi les peintres les plus importants de sa génération. Depuis 1994, la maison d'Arthur Villeneuve est installée à demeure dans La Pulperie de Chicoutimi, où elle jouit des conditions de préservation dont les musées entourent leurs plus grandes œuvres d'art.



Ce livre de Nathalie Boudreault et de Micheline Marion offre à son lecteur une visite privilégiée et attentive des différentes pièces qui composent cette singulière résidence. Les nombreuses photographies, ponctuées d'un commentaire simple auquel on pourrait cependant reprocher le style parfois trop «naïf», donnent un magnifique aperçu de l'envergure de ces

fresques fabuleuses, évocations remarquables d'un royaume halluciné mais combien invitant. L'occasion est belle de redécouvrir une œuvre qu'on ne déménage pas très souvent...

Joël Castonguay-Bélanger

◆◆◆

Cécile Tremblay-Matte et Sylvain Rivard. *Archéologie sonore, chants amérindiens*. Laval, Éditions Trois, 2001, 168 p.

Les deux auteurs font ici état d'une recherche qu'ils ont menée auprès d'informatrices autochtones, «ces gardiennes de la culture», d'affirmer Cécile Tremblay-Matte. Les coauteurs allient la dimension synchronique et diachronique présentant le témoignage des musiciens et explorateurs de la Nouvelle-France comme Marc Lescarbot, le père Paul Le Jeune, etc., et ceux des ethnomusicologues modernes comme Ernest Gagnon et Marius Barbeau. C'est un effort louable pour Cécile Tremblay-Matte d'avoir courtisé à la fois le corpus de la chanson littéraire d'expression française (voir son essai *La chanson au féminin*) et le corpus traditionnel des autochtones encore trop peu connu du grand public. Dans ce sens, il s'agit plus d'un ouvrage de vulgarisation, qui se voue à la diffusion de certains travaux et en omet d'autres comme ceux de Jean-Jacques Nattiez et de Nicole Beaudry. La volonté de mettre à jour les chants traditionnels de la famille iroquoienne et de la famille algonquienne s'avère une initiative participant de la redéfinition de l'identité autochtone. Les auteurs présentent les textes et musiques des chants en langue amérindienne en plus des nombreuses influences qui ont eu cours entre les traditions musicales autochtones et européennes. Enfin, mentionnons que les chansons littéraires de Sylvie Bernard sont aussi signalées. L'ouvrage est complété d'une courte bibliographie.

Jean-Nicolas De Surmont

◆◆◆

Germain Lacasse. *Le bonimenteur de vues animées. Le cinéma «muet» entre tradition et modernité*. Québec/Paris, Éditions Nota bene/Méridens Klincksieck, 2000, 229 p.

Avant l'avènement du «parlant», le cinéma est réputé «muet». Or, cette idée

reçue est un abus de langage : dans un livre passionnant et bien documenté, Germain Lacasse nous montre, au contraire, comment les projections de «vues animées» furent presque toujours accompagnées par la *voix* d'un bonimenteur qui expliquait, commentait et traduisait l'image pour son public. Le bonimenteur était ainsi placé entre la modernité du cinéma naissant et l'ancienne tradition orale, entre l'utopie d'un langage universel par l'image et l'infinie fragmentation des langues et des cultures.



Analysant cette situation paradoxale, G. Lacasse étudie ce que nous révèlent les mille et une manières de nommer le bonimenteur et il explore les origines historiques du boniment, liées surtout à la lanterne magique. Avant d'étudier la situation particulière du bonimenteur dans de nombreux pays, l'auteur distingue trois phases de son histoire : le bonimenteur permet d'abord d'intégrer le cinématographe dans les attractions spectaculaires antérieures; puis, lorsque le cinématographe acquiert une certaine autonomie, le bonimenteur, conférencier de qualité, permet de légitimer le spectacle cinématographique; enfin, évincé de la pratique institutionnalisée, le bonimenteur demeure néanmoins dans des formations sociales marginales (colonies, minorités nationales, classes subalternes), où il a surtout une fonction de *résistance*. Tel est le cas notamment au Québec, où les trois phases de l'histoire du boniment coïncident avec l'émergence d'un courant d'affirmation nationale.

L'étude des fonctions du boniment complète précisément ce panorama historique. Le bonimenteur a plusieurs rôles superposables : un rôle commercial,

un rôle d'explication, un rôle de traduction. Cette fonction de traduction peut d'ailleurs se prendre au sens fort, la performance du bonimenteur étant avant tout une interprétation des vues animées. Mais ces divers rôles sont contradictoires et dictés, en réalité, par le rapport du bonimenteur avec l'institution cinématographique, soit qu'il en facilite l'émergence (par ses aspects commerciaux, explicatifs, voire disciplinaires), soit qu'il assume une fonction de résistance par rapport à cette institution (par l'usage particulier qu'il fait du «produit», en l'adaptant, en le modifiant, en se le réappropriant). Finalement, le livre de G. Lacasse permet d'interroger l'esthétique et la réception du cinéma naissant à un moment de transition décisif pour son histoire : celui où, émergeant du spectacle théâtral traditionnel impliquant une réception collective, il va s'orienter vers une pratique qui épouse la linéarité classique littéraire, à réception «privée». Ainsi, cet ouvrage riche et éclairant, le premier à faire une histoire comparée du bonimenteur, allie avec bonheur une grande érudition et une profonde réflexion sur la modernité, si étrangement questionnée par ce que l'auteur se plaît à nommer «le cinéma oral».

Bruno Tribout

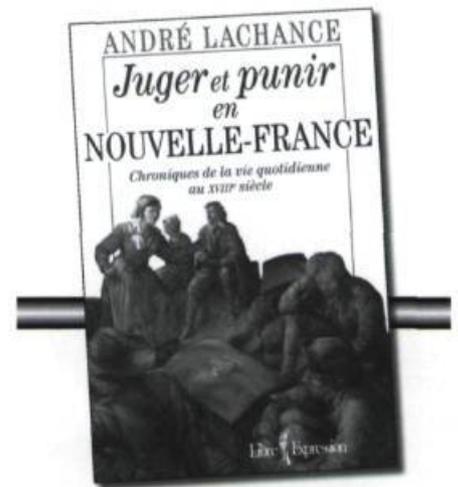


André Lachance. *Juger et punir en Nouvelle-France. Chroniques de la vie quotidienne au XVIII^e siècle*. Montréal, Éditions Libre Expression, 2000, 182 p.

Qui a lu avec plaisir le précédent ouvrage d'André Lachance, *Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France*, peut s'attendre à apprécier celui-ci tout autant. L'historien fait place au conteur et nous présente huit courts récits librement inspirés des archives judiciaires canadiennes du Régime français. Victimes et criminels, témoins et justiciers sont les vedettes de ces «chroniques» reconstituées et leurs aventures, dans lesquelles le sordide côtoie souvent l'ordinaire, brosent un tableau inusité de la vie quotidienne de nos ancêtres du XVIII^e siècle.

Meurtre, suicide, vol, fabrication de fausse monnaie et «devination» sacrilège sont au centre de ces histoires habilement racontées qui nous dévoilent une réalité trop rarement évoquée de l'époque coloniale, avec ses petits mystères et ses grandes tragédies. Ponctué d'extraits de registres qui, tout en attestant l'origine

historique des principaux protagonistes, confèrent une certaine authenticité linguistique à la chose, ces récits nous font voir le passé par la lorgnette de citoyens ordinaires qui connurent cependant un destin bien étonnant. Un bourreau noir et sa fiancée, un menuisier assassin, un séminariste atteint d'un mal funeste, une jeune mère infanticide et un homme prêt à voler un cadavre pour parfaire ses connaissances médicales sont quelques-uns des personnages à travers lesquels nous est révélé le véritable visage de la justice de ce temps, ainsi que la rigueur de ses châtiments.



Juger et punir en Nouvelle-France est un livre dans lequel l'histoire judiciaire se lit comme un roman. Du menu larcin au crime sanglant, les événements rapportés et recréés par la plume vivante d'André Lachance agissent comme les révélateurs de la morale sociale de cette période et nous rappellent le caractère souvent implacable des règles auxquelles étaient alors soumis les habitants de la Nouvelle-France.

Joël Castonguay-Bélanger

